

La mer, mour, mort (extrait)

Denise Blais

Volume 13, numéro 1, automne 2000

La mort au tableau noir

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1074254ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1074254ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

1180-3479 (imprimé)

1916-0976 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Blais, D. (2000). La mer, mour, mort (extrait). *Frontières*, 13(1), 70–72.
<https://doi.org/10.7202/1074254ar>

LA MER, MOUR, MORT (extrait)

**ET CETTE PERTE DE LA VIE, CETTE PEUR DE LA MORT
CONTINUENT DE L'HABITER COMME AU PREMIER JOUR DE SA MORT**

Denise Blais

SEPT ANS

Elle a sept ans. Son amie, sa meilleure, celle de tous les jours, de tous les jeux, vient de mourir. Que lui a-t-on dit ? Rien. Elle a compris ce qu'Elle pouvait par les signes, les chuchotements, les conversations des adultes.

Elle a vu une ambulance enlever Christine, puis plus rien. Le vide. Les adultes qui savent déjà tout, Elle qui n'ose pas demander quand Christine reviendra.

La mort, le froid, le silence. Et les tabous ; mot qu'Elle ne connaît pas encore, mais qu'un jour Elle voudra couper en morceaux pour qu'il ne fasse plus jamais tous ces dégâts.

MAUVAIS JEU

Chaque jour, Elle va devant le cercueil. Chaque soir, Elle revient en pensant que Christine sera là demain, que tout reprendra comme avant.

Elle l'a regardée pendant plusieurs minutes et il lui a semblé qu'elle ouvrait les yeux. Elle se rappelle le miracle de Jésus s'échappant de son tombeau, mais

Elle ne sait pas comment tout ça va se produire. Tout ce qu'Elle veut, c'est que Christine revienne avec Elle. Tout ce qu'Elle sait, c'est qu'Elle veut être avec Christine. Rien d'autre n'est possible.

Elle ne pleure pas comme les autres le font, parce que chaque minute, Elle croit que Christine sortira de cette boîte de bois mort. Sa meilleure amie sera là comme avant, elle proposera un jeu et Elle saura enfin qu'Elle ne s'était pas trompée : Christine avait voulu lui jouer un bon tour.

PRISONNIÈRE

Les hommes mettent la tombe dans un énorme trou. Elle assiste impuissante à cette mise en terre. Voudrait se précipiter dans cette même fosse, crier, hurler, empêcher tout... Elle reste là, regardant le déroulement d'une histoire dont Elle n'arrive pas à saisir le sens.

Elle est une marionnette dans ce spectacle, c'est pourquoi on ne lui a expliqué ni son rôle, ni le drame. C'est peut-être son père ou sa mère qui tire les ficelles ; Elle se laisse tirer.

Puis, quelqu'un jette de la terre sur la tombe. Comment Christine pourrait-elle se réveiller et revenir maintenant ?

Tout le monde s'en va, laissant Christine seule dans son trou. Elle ne veut pas abandonner son amie ainsi, mais Elle semble être attachée aux autres par des millions de ficelles. Son corps suit la foule indifférente pendant que son cœur fait marche arrière. Retourner auprès de Christine. Ne pas la quitter, ne jamais la quitter.

La foule bavarde et sans cœur l'entraîne maintenant vers la salle paroissiale. Pourquoi ? Une fois la porte ouverte, Elle sent l'odeur écoeurante du café, voit la montagne de sandwiches, les petits gâteaux. Comme si on pouvait avoir faim ! Qu'est-ce que cette fête ? Christine, où est Christine ? Les adultes semblent l'avoir déjà oubliée. Les enfants crient et rient comme si on ne venait pas de laisser sa meilleure amie dans un trou à l'autre bout du village. Elle, Elle ne comprend pas. Interdite, seule, Elle attend. Une autre ficelle est tirée : on lui dit de rejoindre les enfants. Sans un mot, Elle va se planter près du petit groupe qu'on lui a désigné. Personne ne comprend donc qu'Elle n'a pas envie de s'amuser ? Qu'est-ce que c'est que cette stupidité ? On enferme sa meilleure amie dans un trou et on lui dit

bien tranquillement de s'amuser ! Elle ne veut pas jouer, ne veut plus jouer. Si Christine n'est pas là, Elle ne rira plus jamais. Jamais ! Si Christine ne revient pas, Elle...

TROU DE MÉMOIRE

La vie d'avant, d'avant l'accident, vous vous rappelez ? Elle ne se souvient

morts ne souffrent plus, c'est ce qu'on dit. Il n'y a que les vivants qui souffrent. Que les souvenirs vivants. Et si Elle inventait des souvenirs pour faire plaisir au monsieur. Personne ne trouvera jamais sa boîte ! On lui a raconté l'histoire de Pandore ; Elle n'a rien compris à ce conte... Pandore, ce serait plutôt un chat qu'Elle appellerait ainsi.

que sa tête, son énorme tête et Elle sait qu'il ne comprendra jamais son mal de cœur. Alors Elle se tait ou Elle dit n'importe quoi ou encore Elle sourit. Sourire tout de travers qu'il refuse de voir. La seule chose qu'il comprend, ce sont les mots, les mots qu'Elle ne connaît pas ou ne sait pas articuler.

LARMES

Les larmes qui remontent toujours à un moment ou à un autre. Larmes jeunes, mais rouillées à force d'être enterrées. Elle creuse sa peine. N'en finit pas de creuser.

Elle ne sait pas contre qui, contre quoi Elle se bat. Elle pense seulement qu'Elle n'est pas assez armée, qu'Elle ne connaît pas bien son ennemie, qu'Elle n'en peut plus de cette guerre... Pourtant, Elle continue à se battre.

Chaque jour, Elle pense qu'Elle n'est pas de taille contre son adversaire. Cette adversaire qui fauche sans discernement des enfants, des enfants qui traversent les rues et ne l'entendent même pas venir. Et il lui faut encore laisser sa trace dans le corps des vivants ; ceux qui

ont vu, mais ne l'ont pas vue, qui l'ont vécue, mais y ont survécu.

COFFRE-CORPS

Parce qu'il y a la rage, toujours. Profonde. Immense. Rage qui voudrait tout casser, tout balayer.

Un jour il y a eu ce souïlon qu'on lui a défendu de haïr. Depuis il y a cette rage intermittente qu'Elle ne comprend pas et qui la surprend.

S'enivrer et tuer, pourquoi pas ? Puis, continuer à s'enivrer pour oublier qu'on a tué. Boire pour effacer l'image fatale d'un enfant qui s'envole comme un ballon.

Elle comprend trop bien le malheur de l'homme qui a tué Christine par une nuit d'ivresse. Elle préférerait ne pas le comprendre du tout et pouvoir le haïr de toutes ses forces. Mais Elle comprend les malheurs humains : celui de l'homme et le sien. Mais pas celui des enfants.

L'enfant n'avait que son innocence d'enfant et des parents trop croyants qui disaient devoir pardonner à l'homme.



Sylvie Painchaud, technique mixte : photo, plaque d'acier, cire d'abeilles, 1992

pas. Elle a enterré ses souvenirs Elle ne sait plus où. L'animal qui enterre ses os sait les retrouver. Elle, Elle n'a pas la moindre idée où Elle a pu mettre tout ça. Le voyage a été si court, la boîte à souvenirs ne doit pas être bien pleine...

Soudain, l'obsession de retrouver sa boîte à tout prix. Elle demande à gauche, à droite. Qui donc aurait pu la voir en train d'enfouir son trésor ? Elle s'affole, cherche partout, ouvre tous les tiroirs en même temps : le fouillis ! Les tiroirs pleins de toutes sortes de choses, mais pas de ça, pas de sa boîte. Elle ne sait plus où Elle a mis tous ses souvenirs d'avant.

Elle tourne autour de la mort et ne revient jamais à la vie. Le trou est devenu précipice. Elle est prise au piège, Elle doit franchir ce précipice ; Elle ne peut rebrousser chemin : la mémoire ou la mort.

MENTEUR, MENTON, MENTERIE

Tout ça fera trop mal ! Elle l'a enterré parce que cela faisait trop mal. Les

Le monsieur exige qu'Elle lui raconte un souvenir qu'Elle ira bien gentiment chercher au plus profond d'elle-même. Le monsieur l'emmerde avec son ton doctoral. Elle ne dira rien au docteur. Seulement que Pandore, c'était son chat, qu'il cachait ses os comme le font les chiens et qu'il les retrouvait à tout coup. Puis un jour, son chat est revenu avec un chat dans la gorge. C'était le jour le plus triste de sa vie. Il a arrêté d'enterrer ses os et il a tristement continué à mener sa vie de chat. Oui, sa vie de chat avec un chat dans la gorge...

Le monsieur n'est pas content du tout ! Il brandit son index, fait tressaillir sa moustache et dit qu'Elle invente toujours des histoires, que tout ça n'a rien à voir avec ce qu'il lui a demandé. Il sait très bien, lui, qu'Elle n'a jamais eu de chat appelé Pandore !

Certains jours, Elle voudrait tout raconter au monsieur à moustache. Qu'il lui dise le mot de la fin et qu'il comprenne enfin sa peine. Mais Elle ne voit

L'homme fut pardonné et l'enfant réduite au silence. La colère et la haine furent enterrées dans le petit corps de l'enfant. On ne parla plus ni de l'homme ni de Christine. Le corps de l'enfant grandit autour de la peine et de la rage, et personne ne fit jamais attention à ce coffre-corps.

LA MORT DES ENFANTS

L'enfant est mort. Elle a laissé mourir l'enfant en Elle. En même temps que Christine. Il n'est plus jamais revenu. Deux enfants disparus la même journée. L'un qu'on met en tombe et l'autre qu'on abandonne à la mort.

À sept ans, Elle était une enfant. À sept ans et trois jours, Elle n'est plus personne. N'est plus une enfant, pas une adolescente ni une adulte, pas encore une morte, pas la pauvre mère de Christine ni même sa pauvre soeur. Personne. Elle entre dans le monde des âmes errantes... La terre qui s'acharne à vouloir retenir ses deux pieds au sol et tout son corps qui veut s'envoler, s'envoler... S'envoler ou s'enfoncer ?

Pour Christine, ils disent qu'elle est dans la terre, qu'elle est au ciel, qu'elle est un ange, qu'elle est heureuse maintenant. Elle ne peut pas être dans la terre, au ciel, toujours avec Elle... Elle ne peut pas être tout ça ! Elle ne peut pas. Bien sûr, les grands ont leurs phrases toute faites et ils croient à tout ça. Mais Elle, Elle sait que c'est impossible.

Elle voudrait croire à ce bon Dieu si bon. Tous les jours, Elle le prie pour que Christine revienne. Tous les soirs, Elle l'attend. Mais leur bon Dieu ne l'écoute pas et Christine ne revient pas.

Elle arrête d'y croire et Elle continue de l'attendre.

CUL-DE-SAC

Le blanc. Le vide. La page vide, celle qu'Elle veut laisser vide. Il n'y a rien que le silence. Elle comprend enfin que les cris, les écrits, les pleurs ne changeront rien à cette mort qu'Elle n'a pas vue venir. Elle ne la connaissait pas encore : Elle ne pouvait pas la surveiller.

Le silence parce que l'impuissance. Elle aura beau hurler toute la colère et l'injustice qu'Elle ressent, il n'y aura que l'écho pour l'entendre et lui renvoyer des fins de phrases absurdes...

Elle a pleuré toutes ses larmes. Elle baisse les bras et ne sait pas encore relever la tête. Vers qui ? Vers quoi ? Elle refait les mêmes gestes que des millions de personnes ont fait avant Elle. Font et refont depuis si longtemps. Baisser les bras, courber le dos, pencher la tête : gestes de l'impuissance.

Et de réponse, Elle n'en a pas non plus. Elle voulait une réponse à cette absurdité de la vie qu'est la mort d'un enfant. Une vraie bonne réponse. Elle n'en a pas. Une seule question : Pourquoi ?

Elle refait le trajet dans sa tête, comme lorsqu'on vient d'oublier quelque chose. Le fait dans tous les sens. S'arrête à la mort de Christine, à leur mort, chaque fois. Comme si le chemin n'allait pas plus loin, comme si la mort avait pris toute la place et bloquait même le passage vers la vie d'avant. Le cul-de-sac, chaque fois.

ACCUSATION

Pendant des années, Elle les a tous maintenus en état d'accusation : Dieu, l'homme qui a tué Christine, et puis tous les autres. Ils étaient tous coupables. Un jour, tout s'est effondré ; Elle était aussi responsable, aussi coupable qu'eux.

Elle a voulu reprendre la scène. Revenir sur ses pas, rejouer le drame. Ne pas avoir entendu Christine traverser la rue meurtrière est inadmissible. Elle veut prendre Christine par la main et que toutes deux rencontrent la mort.

Toute la nuit, Elle a désiré mourir. La peur, la faim, le sommeil, le monde, tout pouvait être balayé en cette nuit où Elle désirait mourir plus que toute autre chose.

Cette nuit, Elle mourra ou Elle vivra ; c'est la « partie décisive » comme Christine et Elle disaient. Elle s'est enroulée comme un fœtus, puis Elle s'est allongée comme dans la tombe et a attendu. Elle a attendu toute la nuit qu'on décide enfin pour Elle. Que les dieux la condamnent à mort ou lui accordent le sommeil chassé de la peur. Rien ni personne ne s'est manifesté. Pas dormi. Pas morte. Pas ressuscitée. Rien.

ÉCRIRE EN ROUGE

Elle veut croire qu'Elle a tout laissé derrière, qu'Elle ne souffre plus. Elle veut y croire. Mais la souffrance est toujours là, prête à gémir, les souvenirs toujours à l'affût, prêts à s'imposer.

Elle se fait à l'idée que Christine est bien morte, qu'elle ne reviendra plus. Elle ne veut plus pleurer sur ce passé-là, mais les larmes ne sont jamais taries, la peine jamais finie.

Un jour, Elle prend un grand carton, un stylo feutre rouge et Elle écrit avec toute son âme : « La mort n'existe pas. Ce mot est mort et enterré ! JE SUIS EN VIE. TOUTE LA TERRE EST EN VIE. JE ME MEURS D'ÊTRE EN VIE. »

Déçue, Elle remet tout en place. Les mots ne changent pas les états, et son

feutre rouge n'a pas le pouvoir de la ramener à la vie.

CORPS DE SABLE

Elle joue. Elle joue à s'enterrer dans le sable chaud. Elle se couvre de sable avec frénésie, jouissance. Puis Elle reste là à se faire chauffer par le soleil à travers le sable blanc.

Pour la mer, le sable, Elle ne savait pas. Elle est venue par hasard. La terre, les forêts, les maisons, tout ça l'étouffait. Le ronflement des machines est loin maintenant. Elle a tout laissé derrière et Elle ne reviendra pas sur ses pas.

Pendant que ses mains s'amuse à construire un château, Elle songe à Christine qui réclamait toujours le rôle de princesse. Une fois sa forteresse achevée, elle regarde la mer s'en emparer et la détruire. Mais, au lieu de pleurer sur le château disparu, Elle décide d'abandonner ses désillusions et ses vieilles douleurs à l'océan. Que la mer prenne tout ! Qu'elle la purifie et fasse d'Elle un être neuf sans haine ni ressentiment.

Elle est déterminée : sa vie sera sur ce bord de mer ou elle ne sera pas.

Denise Blais a terminé une maîtrise en création littéraire à l'UQAM en 1995. En 1999, elle publie une première nouvelle aux Éditions 00h00 à Paris. Son premier roman, *Le ciel non plus je ne pouvais pas le peindre* (Éditions Le Loup de Gouttière), met en scène une jeune héroïne qui croit avoir été internée par erreur. Un second roman est en préparation.